



VENTE

34, Rue Tupin

LYON

L'Avant-Garde

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 2 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

AVIS

L'Administrateur du journal a pris toutes les mesures nécessaires pour que les nouveaux lecteurs de l'Avant-Garde trouvent au Bureau des journaux, rue Tupin, 34, tout ce qui a paru de nos deux grands... dans en cours de publication : MOUTON-DUVERNET, et LE DIABLE DE MARGNOLE.

Une bonne nouvelle.

M. EMILE LAMBRY, dont les lecteurs du Refusé n'ont pas oublié les caustiques et intéressantes chroniques, doit bientôt écrire pour l'Avant-Garde une série d'articles humoristiques sur le Salon de 1869.

Nous publierons dans notre prochain numéro une Etude de Mœurs Lyonnaises, de notre collaborateur H. VERLET : LES BATAARDS DE LA COMTESSE.

MENUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

A M. le comte Mastai-Feretti, (en religion Pie IX, pape) à l'occasion de sa NOCE D'OR.

Saint Père,

Le ciel vous a accordé de longs jours et, quoiqu'on puisse dire, une douce vieillesse ! Dans la longue série de vos prédécesseurs, on en compte cinq ou six à qui il a été donné comme à vous de célébrer la cinquantaine de leur ordination, et je doute qu'aucun de ces privilégiés ait eu sa noce d'or aussi richement dorée que la vôtre.

L'Univers, qui chaque jour se présente devant vous (je parle de l'Univers journal de Louis Veillot), a consacré un numéro tout entier à énumérer les cadeaux de la catholicité à son chef spirituel. Le total de ces dons dépasse cinq millions de francs. Le seul journal ci-dessus dénommé y a contribué pour 160,000 francs de souscriptions reçues dans ses bureaux !

Noces d'or ! noces d'or !...

Quinze colonnes du dévot journal suent l'or : l'or quémandé, l'or soutiré, l'or subtilisé, l'or extorqué, l'or de l'ignorance abusée, l'or de l'obéissance aveugle, l'or de l'ostentation orgueilleuse, l'or de l'imitation vaniteuse, l'or de l'esprit de contradiction politique, l'or enfin de la simplicité croyante, du sincère et pieux dévouement.

Et avec cet or, que d'encens ! Chaque offrande est enveloppée comme d'une bouffée de compliments, de louanges et de vœux. On salue le Pontife, on salue le Roi, on salue le Très-Saint, on salue l'Infaillible, on salue le Dieu à chaque ligne !

Et avec l'or et l'encens, les zouaves jaillissent tout armés des souscriptions pieuses !... Ces zouaves sont les garçons d'honneur de vos noces d'or, saint Père !

Cambrai vous donne une compagnie de zouaves au complet avec quelques hommes de réserve...

Pour vous donner des zouaves, les religieuses assemblent leurs petites pensionnaires et les font souscrire. Chaque enfant croit, de son pécule, fournir un morceau du saint guerrier. La plus dominante fournit le cœur ; la plus minime offrande complète le petit doigt... Et dans leurs rêves, les chères innocentes voient, pour leur récompense, un beau jeune homme de douce et fière mine comme l'archange vainqueur du démon représenté sur le tableau de la chapelle, se dresser à côté de leur couchette, sveltes dans son élégant uniforme, et, la main au croc de la moustache leur souriant gracieusement.

Pour vous donner des zouaves, saint Père, les pauvres jeunes recluses des Providences et des Refuges, celles qui, des clartés de l'aube aux ténèbres du soir fait marcher sans relâche et sans salaire leur aiguille sous le regard sévère de duègnes en guimpe, — ces blêmes séquestrées — usent leurs yeux une heure de plus par jour, afin de coudre une chemise de plus par semaine !...

Et quand elles auront complété vos zouaves, les unes et les autres recommanderont pour les armer de ces bons fusils-Remington qui peuvent abattre douze hommes à la minute et pour vous donner une artillerie neuve. Car à présent les canons de l'Eglise, sont rayés en hélice et se chargent par la culasse...

A la place de la fête de saint Jean Bouche-d'or, les vrais catholiques célébreront désormais celle de saint Jean Bouche-à-Feu !...

Le ciel, ai-je dit, vous favorise d'une longue et douce vieillesse, saint Père ! On parle beaucoup de vos épreuves, de vos infortunes, du calice d'affliction que vous buvez. Je suis d'avis et vous aussi, n'est-ce pas ? que vos amis exagèrent les choses dans leur sollicitude inquiète. Vous me soutiendriez que non pour ne pas les contredire, que votre physiologie contredirait vos paroles. Voyons : il n'appartient pas à un infortuné vieillard voué aux lamentations et aux larmes bibliques d'offrir à l'œil cette belle et vigoureuse prestance, cet embonpoint modéré, mais florissant qui fait doucement proméiner votre large ceinture blanche. Votre regard net, fin, aiguë d'un trait de bonhomie malicieuse n'est pas celui d'un Jérémie affligé, et votre bouche souriante, à la lèvre inférieure en saillie qui semble un arc à demi-tendu pour décocher une pointe anodine (vous aimez à faire des mots, nous le savons) n'a rien du confesseur ni du martyr...

Votre façon de vivre est celle d'un

homme qui soigne intelligemment sa santé. Vous êtes frugal, mais de cette frugalité que recommandent les hygiénistes. Votre dépense personnelle de table est, dit-on, à un écu romain, soit cinq francs dix sous par jour. C'est un chiffre que j'approuve. Plus sobre, c'est que le chagrin vous couperait l'appétit ; plus gourmand, c'est que vous cherchiez une consolation dans la bonne chère. Dieu, qui certainement vous protège, a fait inventer pour vous la douce Revalessière-Dubarry, qui assure à vos saints viscères un bémol et régulier fonctionnement (ainsi que l'attestent les réclames de cette féculé bénie).

Si vous étiez au régime du pain couvert de fiente et saupoudré de cendres des anciens prophètes déplorant l'iniquité d'Israël, ça irait beaucoup moins bien. La tranquillité et la Revalessière valent mieux. Et puis, vos trappistes jeûnent pour vous d'une part, et de l'autre l'ami Veillot se met en colère à votre place...

Ce fougueux apologiste ne vous en-cense pas de main-morte. Il a le coup d'encensoir aussi raide que le coup de trique. Mais ça ne déplaît jamais. (Le coup d'encensoir.)

Dans le numéro de son journal où est fêté votre anniversaire, il ne manque pas de glorifier toutes vos résistances aux idées modernes et exalte du même ton dithyrambique l'enlèvement du petit Mortara et la Propagation de la foi, la Promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception et le Syllabus. Puis il vous dit d'une voix inspirée :

« O prêtre, regarde les cieux, tu es plus haut ! regarde les rois, tu es plus grand ! Il n'y a au-dessus de toi que Dieu, qui t'a créé !... »

C'est encore heureux pour le bon Dieu qu'il le mette au-dessus de vous, saint père ! Mais patience ! le concile va arranger ça et vous diviniserà tout-fait en vous rendant infaillible, ce qui vous constituera, ou je ne m'y connais plus, sur un pied satisfaisant d'égalité avec le père éternel !

Ce pauvre bon M. Louis Veillot ! il aurait bien voulu pouvoir mettre dans la corbeille de vos noces d'or quelques friandises de sa façon : la langue du blasphemateur Renan, par exemple, rissolée au fer rouge, suivant la recette de son patron saint Louis, ou bien un cervelas fait de la chair de l'impie Sainte-Beuve, ou encore un gigot braisé du mécréant About, ou un bifteck du matérialiste Taine. Malheureusement ces sortes d'offrandes, d'agréable odeur, sont désavouées par notre civilisation efféminée et pourrie, et M. Veillot n'aurait pas trouvé de cuisinier pour collaborer à la confection de ces friands cadeaux.

Pour sûr, ce qu'il n'a pas oublié

de mettre dans votre corbeille, c'est sa petite nichée de Couleuvres ! ne pouvant manger lui-même ni faire manger à ses amis les libres-penseurs, il les fait ronger à ces reptiles éclos de sa pensée. Mais ces pauvres couleuvres n'ont qu'un venin bien faible et de bien chétives dents. Comme le serpent de la fable de La Fontaine, elles s'attaquent à une lime d'acier, dont elles n'enlèveront pas seulement l'équivalent d'un quart d'obole !

Nous aussi, saint père, nous faisons quelques fois siffler et mordre nos couleuvres. Elles sont d'une espèce que vous connaissez bien. Il y en a un bel échantillon à votre chapelle Sixtine, placé là de la main de Michel-Ange dans sa fresque sublime du Jugement dernier. C'est ce serpent qui inflige sa morsure vengeresse aux nudités honteuses d'un cardinal !...

En somme, saint père, mon opinion, à moi Guillot, est que la Providence (ou la destinée) vous est exceptionnellement propice et vous comble de ses plus enviables faveurs — à cela près des méchantes vers que vous dédie M. Veillot, mais que vous vous gardez de lire, j'aime à le penser.

Vous avez jusqu'ici joué sur la scène du monde, avec plus de bonheur que d'habileté permettez-moi de le dire, un rôle émaillé d'assez de contradictions et de faiblesses pour mettre à plat un homme d'une chance ordinaire. De ce, je crierais volontiers au miracle si votre confrère en Mahomet, le pape-sultan n'était comme vous protégé et maintenu dans sa Rome du Bosphore par un agencement de circonstances qui n'ont rien de surnaturel. Une situation explique l'autre.

Je sais bien qu'on vous dépeint comme un pauvre vieillard pillé et dépouillé... Mais, c'est en ceci parti-culièrement que je reconnais la main bienveillante de la Providence qui a permis qu'on enleva de votre tiare, non des fleurons, mais des épines.

Une loi de mon pays, loi que je respecte bien malgré moi, me force à glisser sur ce sujet délicat.

... autant qu'il m'en souvient, saint Pierre n'a point laissé de patrimoine. Pour suivre le Christ il abandonna ses filets rapiécés et sa petite barque du lac de Tibériade et, quand, pour défendre, non les biens, mais la personne sacrée du Maître, il fit tirer l'épée à son suivant Malchus, il s'attira du Christ cette parole sévère : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. »

En attendant que saint Pierre vous le dise quand vous lui demanderez le cordon s'il vous-plaît à la porte du paradis, souffrez que vous le rappelle un libre-penseur qui, dans la corbeille de vos noces d'or ne peut déposer d'autre

offrande que cette petite vérité — cadeau de prix après tout, étant sans doute l'unique vérité qu'on y ait osé mettre.

GUILLOT.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la Semaine

Prochainement, grandes courses de... vélocipèdes ; de nombreux prix seront décernés aux vainqueurs.

Maintenant qu'on s'est assez occupé de l'amélioration de la race chevaline, on va pousser les amateurs à l'amélioration de la race vélocipédique. Vous allez voir : avant six mois, les vélocipèdes seront mis sous la sauvegarde de la société protectrice des animaux.

L'Echo de Fourvière a reçu 500 fr. de M^{lle} B..., pour l'entretien d'un zouave pontifical.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M^{lle} B..., mais, malgré moi, je conçois une fort mauvaise opinion de cette dame, qui se permet d'entretenir un zouave.

Il paraît qu'on reçoit tous les jours à l'archevêché, à Lyon, de grosses sommes destinées au même usage.

Quand, à force de travail, un ménage a économisé quelques cents francs, la femme s'adresse au curé de la paroisse et lui demande conseil sur le placement : — Mon enfant, répond celui-ci, si vous voulez plaire à Dieu, il faut entretenir un zouave.

Eh parbleu ! on se paye un zouave.

Samedi dernier, M. Holtzem, avec le concours de jeunes débutants, ses élèves, a donné, au théâtre des Variétés, une représentation des plus attrayantes. C'est le premier signe de vie du conservatoire que M. Holtzem veut fonder à Lyon ; espérons que ce ne sera pas le dernier, et qu'une telle institution prospérera sous une direction aussi habile.

Où diable va la grande presse ? voilà ce que je trouve dans le Progrès, sous la signature de M. Julien Jantet :

Au premier abord, l'Almanach des adresses est un livre qui paraît médiocrement gai. Mais persévérez dans la lecture substantielle de cet ouvrage, et vous y découvrirez des trésors d'esprit drôlatique. Exemple :

« ... Clyso pour voyage, plus petit qu'une lorgnette de poche. Quantité d'eau illimitée, jet très-fort, etc. »

Cette comparaison avec une lorgnette, ce jet très-fort, et cette quantité d'eau illimitée, n'est-ce pas fort réjouissant ?

Feuilleton de l'Avant-Garde.

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

III

Les Conjurés.

(Suite).

— Mouton-Duvernet ! s'écrièrent tous ensemble les conjurés.

L'étonnement avait fait place à l'admiration — en moins d'un instant, tous entourèrent le gé-

néral, anxieux qu'ils étaient de savoir ce qui allait se passer.

Mouton-Duvernet traversa la foule des assistants et s'approcha des bureaux.

— Ne deviez-vous pas être aujourd'hui à Romans, lui dit le président ?

— En effet.

— N'aviez-vous pas pour mission de veiller sur Valence, afin d'assurer son concours dans nos projets ?

— Il est vrai.

— Et bien pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste ?

— J'ai quitté Romans cette nuit pour venir vous dire à tous que ce n'est pas à Valence qu'est le danger — mais à Lyon.

— A Lyon ?

— Oui, à Lyon.

— Mais nous sommes sûrs des autorités Lyonnaises, s'écrièrent quelques conjurés.

Mouton-Duvernet eut un sourire d'incrédulité.

— Vous le croyez, fit-il, avec cette voix armurée, habituée à commander sur les champs de bataille. Vous croyez tenir les autorités Lyonnaises vous croyez qu'elles se rendront à vos projets, détrompez-vous, ce sont les autorités Lyonnaises qui vous tiennent dans leurs mains.

Les conjurés se regardèrent étonnés.

— Que voulez-vous dire, fit le président en se tournant vers Mouton-Duvernet.

— Avant de m'expliquer là-dessus, je dois vous avertir qu'au point où nous en sommes, il faut précipiter les événements ou nous sommes perdus ; il faut que cette nuit soit la dernière ou vous vous réunissiez, en un mot vous devez être prêts à recevoir l'Empereur.

— Nous sommes prêts.

— Très-bien, j'étais sûr de votre réponse. Du reste, Messieurs, telle est la volonté de l'Empereur — qui connaît votre dévouement et qui sait qu'il peut compter sur vous.

— Ces ordres, ne deviez-vous pas les communiquer à l'assemblée ?

— Si fait.

— Ils doivent être écrits et signés de la main même de l'Empereur ?

— Vous avez raison.

— Qu'attendez-vous alors ?

— J'attendais que tout le monde fût venu.

— C'est donc le moment : mais auparavant, n'est-on pas convenu d'un signal de ralliement, ce signal n'a pas encore été fait, vous ne me connaissez même pas.

— C'est ce qui vous trompe, Maître Lauvent, et je vais à l'instant vous dire à tous vos noms et vos qualités.

Il y eut un moment de rumeur dans l'assemblée, mais le silence se rétablit aussitôt.

Mouton-Duvernet s'approcha d'un homme, qui ne l'avait pas perdu des yeux depuis le début de cette scène.

— Vous, fit-il, en s'adressant à lui, vous êtes Permis-Bernard médecin à Gap, et vous cherchez à vous faire pardonner par votre dévouement à l'Empereur, les nombreux malades que vous avez expédiés à l'aieul du roi Louis XVIII.

— Vous, continua-t-il, en s'adressant à un autre, vous êtes Claude Lambert, pamphlétaire dangereux, heureusement gagné à notre cause. — Vous, Jehan Valter, soldat qui s'est distingué à la campagne de Russie.

Et Mouton-Duvernet continua ainsi, nommant chacun, l'accompagnant ainsi d'une pointe qui était reçue gaiment par tous les assistants ; puis se tournant vers le président, qui l'avait suivi dans toute son énumération.

— Enfin, vous maître Lauvent, qui avez suivi longtemps notre maître à travers sa marche victorieuse et qui êtes revenu dans cette bonne et active ville de Lyon, vous livrer de nouveau à l'industrie, quand votre corps tout couvert de cicatrices n'a plus laissé de place à de nouvelles blessures. Vous vous êtes mis à la tête d'ouvriers tous dévoués comme vous à l'Empire, persuadé que vous êtes qu'une nation n'est pas complète quand elle est seulement guerrière et qu'il faut qu'elle soit encore industrielle.

— Bravo ! s'écria-t-on de tous côtés, vive maître Lauvent. — Vive Mouton-Duvernet.

— Non, messieurs, c'est vive l'Empereur qu'il

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 12 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les numéros suivants.

Voilà donc de quoi s'occupe le Progrès au mois d'avril : voilà pourquoi M. Jantet oublie et Raspail et Bancel.

C'est triste, et d'autant plus triste que si nos grands journaux font de l'esprit, que nous restera-t-il, à nous autres ?

Et l'on s'étonne ensuite de nous surprendre flagrant-délit de rupture de timbre.

Vingt kiosques nouveaux vont surgir dans notre ville ; il serait bien à désirer que l'on divisât ces kiosques en deux parties, l'une pour les journaux, et l'autre... vous m'entendez

Dans l'état actuel des choses, il est impossible de faire une halte entre la place Bellecour et la place des Terreaux : ah ! rendez-nous plutôt nos vieilles allées sombres.

Dimanche passé par un soleil tropical, — ou trop piquant, — nos troupes ont subi sur la place Bellecour une revue... en ordre, comme dit Homerville dans la Périclole.

Lé cafetier de la place, homme intelligent comme tous ceux de son espèce avait livré sa terrasse aux amateurs de ce genre de spectacle, moyennant la somme de 50 centimes par personne.

J'ignore si les troupiers et les bonnes d'enfants n'ont payé que demi-placé ; en tous cas, pour voir nos troupes et leurs nobles officiers défiler en ordre — toujours — 50 centimes ce n'est pas cher quand on pense à tout ce que nous faisons pour ces gens-là.

Calino console un de ses amis qui vient de perdre sa femme après deux mois de mariage.

— Allons, mon cher, calme-toi, c'est encore bien heureux qu'elle ne t'ait pas laissé d'enfants.

ERNEST CAPITAN.

17° SORTIE EN TIRAILLEUR

Enfin le gai et joyeux printemps nous est revenu. Sur nos boulevards les marronniers sont verts, il y a à toutes les fenêtres des pots de fleurs suspendus. Vive le soleil, la verdure et l'amour !

A propos de fleurs, j'ai remarqué certaines rues dont toutes les fenêtres sont garnies, tandis que dans d'autres on n'aperçoit pas la moindre verdure. Les quartiers ouvriers sont en général sincèrement fleuris et je crois que les rues avoisinant la place Maubert se distinguent entre toutes. Ne pas oublier que ces rues sont habitées par des chiffonniers.

Un monsieur se présente pour louer un appartement. Il en demande le prix.

— Dix mille francs, répond le concierge. — Eigre ! mais c'est un peu cher. — Oh ! il était encore bien plus cher l'an dernier, mais le propriétaire s'est décidé à le diminuer.

— Ah ! et pourquoi cela ? — Parce que ma petite fille apprend le piano !

Généralement les paris ont un mobile : l'argent ! Vous exposez soit votre vie, soit une somme d'argent mais dans un intérêt quelconque. Et bien un gentilhomme a découvert un genre de pari bien plus intéressant que celui-là. Dans un instant de bonne humeur, il a parié qu'une superbe potiche lui ayant coûté douze mille cinq cents francs, serait vendue moins de cinq francs à l'hôtel des ventes. Et que de tous les habitués, artistes, connaisseurs pas un ne devinerait la valeur de la potiche.

En effet le malheureux objet d'art fut alloué pour la modique somme de 1 fr. 30. Le curieux de la chose c'est que le montant du pari était de mille francs. Par conséquent tout en gagnant, le propriétaire de la potiche a perdu onze mille cinq cents francs.

Je comprends qu'un homme fasse des bêtises, pour les femmes, pour les chevaux et même pour des chiens, mais je n'admettrai jamais qu'on fasse des bêtises pour le seul plaisir d'en faire.

Pensées d'un parfumeur.

- La coquetterie est la propreté des femmes. — La propreté est la coquetterie des malheureux. — Le désordre est la coquetterie des artistes. — La coquetterie est le désordre des portemonnaies.

Sur l'impériale d'un omnibus : Le conducteur. — Descendez, monsieur, c'est complet ; on ne tient que quatorze à l'intérieur. Le voyageur. — Oh ! laissez-moi me placer dans un petit coin, je resterai bien tranquille ; je suis mis en trop !

Le chef d'orchestre est furieux contre sa contre-basse. — Voyons, je t'ai déjà dit que ce ré est majeur, appuie dessus ; il doit être entendu de toute la salle ; il faut que ce soit ré public ! — Compris, compris, répond la somnolente contre-basse, ça ne doit pas être ré qu'on pense !!

Depuis quelques instants, Blangy donne des signes d'inquiétude. Enfin n'y pouvant plus tenir il s'approche de Belorme et avec un accent allemand très-prononcé :

- Mon premier, il affre des dents, Mon second, il affre encore des dents, Mon troisième, il affre toujours des dents, Mon tout il est un pién vilaine chose. Devine ? — Oui, répond Belorme, les canards l'ont bien passé, lou tire lire. — Mon tout, continua l'Allemand Blangy est : CHAT LOUP SCIE.

Cela dit il eut un rire infernal qui rappelait un peu l'ouverture du Clou Rouillé, un opéra de sa composition.

JACQUES HUBET.

AU HASARD DE LA PLUME

Je viens de lire dans un journal qu'il s'est ouvert, ces jours derniers, à Montpellier, une pharmacie tenue par une femme, M^{lle} Doumergue, bachelière-ès-sciences de la Faculté de Montpellier.

C'est la première fois, ajoute naïvement la feuille qui contient cette nouvelle, qu'il nous est donné de voir cette chose extraordinaire : Une femme pharmacienne !

Qu'y a-t-il donc d'étonnant et d'extraordinaire à cela ?

Toutes les fois, en effet, qu'une femme à force de volonté, d'énergie et de travail est parvenue à s'élever au-dessus du niveau moyen imposé à ce sexe auquel M. Legouvé doit sa renommée et auquel nous devons, nous, Thérèse et M^{me} de Metternich, chacun s'étonne et s'extasie ; on critique les efforts qu'elle a faits pour se créer une position honorable ; on trouve singulier, bizarre, incompréhensible, qu'elle ait

osé franchir la barrière qui la séparait des sciences réservées aux hommes seuls ; un peu plus, on crierait au scandale.

Il faut pourtant être juste. Les hommes, jusqu'à présent, ont assez empiété sur les attributions féminines pour que les femmes, à leur tour, prennent un peu leur revanche.

Il y a, dans notre belle société d'occasion, des hommes jeunes, vigoureux, bien découpés, qui vendent des rubans, du fil, des aiguilles, des fleurs ou des chapeaux, qui assortissent la soie et la dentelle, qui coupent des vêtements de dames, toutes choses qui sembleraient devoir revenir de droit aux femmes ; pourquoi celles-ci, privées d'un travail qui leur conviendrait sous tous les rapports, ne chercheraient-elles pas d'autres horizons ; pourquoi, afin d'échapper aux griffes de la misère, afin d'élever convenablement leurs enfants, n'aspireraient-elles point à devenir pharmaciennes, médecins, avocats ou notaires ?

Quand une femme, faute de travail et de pain, se prostitue pour ne pas mourir de faim, personne ne dit rien, cela reste dans l'ordre des choses établies ; mais si pour vivre, elle cherche à conquérir une position indépendante et libérale, si elle demande ses ressources à la science, on la regarde, on chuchotte, on la montre au doigt et l'on trouve cela bizarre et singulier.

Que les hommes laissent aux femmes les emplois qui leur conviennent, qui leur appartiennent de droit, les femmes n'auront plus besoin de prendre leurs grades et de passer les examens du baccalauréat et du doctorat.

« Il y a à Paris 106,310 ouvrières qui se rendent chaque matin à leur besogne quotidienne, et qui peuvent se diviser en quatre grandes sections :

- 1° Celles qui gagnent de quatre francs cinquante centimes à dix francs par jour ; il y en a sept cent soixante-dix ; 2° Celles qui gagnent de cinquante centimes à un franc vingt-cinq centimes ; il y en a dix-sept mille !!! 3° Celles qui gagnent deux francs ; il y en a quarante-neuf mille ; 4° Et celles qui gagnent de deux francs vingt-cinq centimes à trois francs ; il y en a trente-neuf mille.

Cela donne environ une moyenne de deux francs par jour ; soit six cents francs par an. D'où il faut déduire soixante dimanches et jours de fête, ainsi qu'une morte-saison de quatre mois.

Aussi, voit-on souvent de ces pauvres jeunes filles demandant au vice et à la débauche les ressources indispensables que leur refuse le travail.

Ah ! cela est, je vous le jure, une triste chose que le sort d'une jeune fille pauvre dans la société ; celles qui ont la force et le courage de rester honnêtes, — et il y en a beaucoup plus qu'on ne pense ; il y en a, relativement, plus que dans le grand monde, —

celles-là ont bien autrement de mérite et de vertu que la petite marquise ou la blonde comtesse qui se refuse, par hasard, le luxe facile d'un joli petit amant frisé ou du téngrino en vogue.

Et elles ont cent fois raison, celles qui étant à même, parmi ces braves enfants du peuple, de travailler et de s'instruire, luttent vaillamment et conquièrent, à force de courage et de volonté, les professions laissées vacantes par les petits jeunes gens paresseux et ignares qui se vouent de gaité de cœur au commerce des rubans et des aiguilles.

Puisque nous avons des couturiers, pourquoi n'aurions-nous pas des pharmaciennes ?

II

M. Clément-Officier Duvernois, rédacteur en chef du journal le Peuple, vient de donner à la face de l'univers entier un rare exemple de désintéressement et de fermeté de principes ; ce fougueux soutien de la bonne cause a refusé, ces jours-ci, pour son journal, l'annonce de l'Homme qui rit, ne voulant pas inutilement recommander à ses lecteurs un ouvrage de Victor Hugo.

Je ne chercherai pas à louer en vers dihyrambiques la conduite de M. Cl.-Off. Duvernois, je laisse ce soin délicat à l'illustre Belmontet, mais je dois tirer de ce refus d'insertion cette irréfutable conclusion que les acheteurs et abonnés du journal le Peuple, tous gens bien pensants, dynastiques et conservateurs, ne veulent pas même être soupçonnés de la criminelle lecture des œuvres de l'auteur des châtiments.

Puisqu'ils ne mangent pas de ce pain-là, pourquoi leur annoncerait-on dans leur évangile politique quotidien ? Ce serait voler les éditeurs.

Il résulte fatalement de cette exclusion d'une annonce commerciale qui resterait sans effet, que le journal le Peuple n'insère dans ses colonnes que les annonces utiles à ses abonnés.

Or, il me semble qu'en consultant la quatrième page du Peuple, il est facile de se faire une opinion juste et vraie sur les lecteurs habituels de M. Cl.-Off. Duvernois.

J'en ai voulu tenter l'essai. Entr'autres choses recommandées aux abonnés, j'ai trouvé quatre annonces successives de caisses de prêts et de crédit ; les lecteurs du Peuple ont donc bien souvent besoin de contracter des emprunts ?

Je lis ensuite : — LA QUESTION DE L'ABSINTHE, par Henri Lierre. 1 vol. prix : 1 fr. — D'où je conclus, bien malgré moi, que les abonnés du journal sont bien grands buveurs d'absinthe, puisque M. Cl.-Off. Duvernois se voit forcé d'appeler leur attention sur un livre qui énumère les nombreux dangers de cette funeste boisson.

Un peu plus loin, je trouve cette annonce qui me stupéfie : — NOUVEAU TRAITEMENT, facile à suivre en secret. MALADIES CONTAGIEUSES récentes ou anciennes, etc...

Grands dieux ! Est-ce que... par hasard... ?

Je n'aurais jamais osé le supposer, mais, puisque le Peuple préconise ce traitement au moment même où il refuse d'insérer, comme ne devant être d'aucune utilité pour ses abonnés, l'annonce de l'Homme qui rit, je suis bien forcé de croire que les lecteurs ordinaires de M. Cl.-Off. Duvernois ne sont pas aussi purs que le fond de mon cœur.

III

Les Chinois de la province de Sutchuen ont mis à mort un missionnaire catholique. Les feuilles cléricales demandent que la France prenne les armes pour aller venger ce missionnaire.

Pourquoi, en effet, n'enverrait-on pas en Chine tous les officiers qui, dans ces derniers temps, ont quitté volontairement le service ?

Ce sont ceux-là qui sont les vrais soldats des missionnaires.

Depuis que le veau trop fameux de M. Calvet-Rognat a été remis sur le tapis dans une récente discussion, on n'appelle plus cet honorable député que : M. Qu'a-t' veau-Rognat !

Pourquoi dit-on toujours en parlant de la Justice : — La Justice « informe » ? Est-ce parcequ'elle est boiteuse ?

JULES PELLET.

PHYSIOLOGIES MUSICALES

VII

L'ALLIANCE LYONNAISE

(Fanfare.)

Directeur : JANDARD.

Historique.

L'origine de l'Alliance Lyonnaise se perd dans la nuit... des brouillards de la Croix-Rousse. On se souvient vaguement que vers 1862, dans l'établissement Jandard, situé sur le plateau, on entendait la nuit, aux heures où les ombres erraient tranquillement sur les murailles aujourd'hui détruites, on entendait dis-je, des bruits confus, des rumeurs incertaines, quelque chose ressemblant de près à un sabbat ; depuis, la légende a embelli encore les faits, de telle sorte qu'il serait difficile de les rétablir dans toute leur véridité. Toutefois, on se souvient très-bien qu'aux approches de l'aurore, des hommes enveloppés de larges manteaux, sous lesquels ils cachaient, on n'a jamais su quoi, sortaient de la maison qui passait alors pour celle d'un sorcier, et tout-à-coup disparaissaient, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Les personnes qui avaient le courage la nuit de s'approcher de ladite maison recevaient une telle commotion, qu'elles s'enfuyaient épouvantées et qu'elles devenaient sourdes... et muettes. On va même jusqu'à dire qu'un enfant qui s'était égaré en jouant près de cette demeure fantastique, avait été tout-à-coup attiré par une sorte d'instrument ressemblant à un trombone, lequel instrument l'avait rejeté sur le pavé, sans qu'il put se douter un instant de la manière dont les choses s'étaient passées. Quelques malins du quartier se réunirent un soir pour déjouer les machinations du diable

faut crier, c'est vers lui que doivent en ce jour se porter tous nos vœux.

— Vive l'Empereur, à bas les Capets, à bas les Bourbons.

Mouton-Duvernet continua.

— De toutes les villes de France, Grenoble s'est montrée la plus hostile au retour de Bonaparte en France ; je suis allé à Grenoble et je suis parvenu sinon à m'en faire une alliée, du moins à la mettre dans l'impossibilité de nuire. Le danger n'est donc pas là, il est à Lyon, et je suis arrivé à temps pour vous avertir qu'il faut vous tenir sur vos gardes.

Il y eut un moment d'attente pénible, chez tous ces hommes que l'on voyait dévoués à la même cause et qui étaient impatients d'apprendre ce qu'ils s'accusaient de n'avoir pas deviné plutôt.

— Rien n'est compromis jusqu'ici, dit Mouton-Duvernet, mais à l'heure qu'il est un homme a nos secrets, il a surpris l'envoyé de Paris, l'abbé Defargues, il lui a volé ses papiers, qui contiennent nos projets,

au moyen d'un déguisement il a su pénétrer parmi nous, il connaît donc les détails de la conjuration et en ce moment peut-être il est auprès du maire de Lyon, en train de lui confier les papiers qu'il a volés et les secrets qu'il a surpris.

— Defargues, s'écrièrent les conjurés ?

— Oui, Defargues, le maire de Lyon, homme habile et véral, qui a servi l'Empereur, qui sert aujourd'hui Louis XVIII parce qu'il est sur le trône et qui servira demain Bonaparte si le sort décide en faveur de notre complot.

— C'est impossible, dit maître Lauvent.

— C'est pourtant la vérité.

— Mais comment, moi, n'ai-je pas su...

— Depuis le retour de Louis XVIII en France, Defargues n'a cessé de correspondre secrètement avec le duc de Raguse, pour se ménager de la sorte une issue, dans le cas où son ancien maître reviendrait triomphant.

Lauvent fronça le sourcil : tout cela il l'ignorait et il lui répugnait de se voir devancé par un autre.

— Les preuves, dit-il ?

— J'ai en main toutes les correspondances de Defargues, riposta Mouton-Duvernet.

— Mais que faut-il faire alors ?

— Il s'agit tout simplement de gagner M. Defargues, ce qui n'est pas difficile, car Defargues n'est qu'un ambitieux ; il faut donc que quelqu'un se dévoue pour aller trouver le maire de Lyon et lui prouver que le succès est pour Bonaparte, et demain il criera, si l'on veut : Vive l'Empereur.

— Mais c'est de la folie, cria-t-on.

— C'est de l'audace, voilà tout.

— Personne n'osera.

— J'y avais pensé, personne n'osera ; mais moi j'oserai.

— Vous ?

— Moi

— Vous irez trouver Defargues.

— C'est précisément pour cela que je suis à Lyon, vous voyez bien que ma présence est ici nécessaire.

— Comment ferez-vous donc ?

— Ceci est mon affaire, au reste l'important est que Defargues soit à nous et d'avance je réponds de sa défection et de son ralliement à l'Empereur.

L'abbé Girard s'avança alors :

— Mais les papiers qu'un misérable m'a volés, à tout prix il faut les avoir, Cormeau est capable de tout.

— Il faut un homme qui se dévoue encore, dit Mouton-Duvernet, il faut que quelqu'un épie tous les faits et gestes de Cormeau et lui reprenne ce qu'il a volé.

— J'irai, fit une voix ; et un jeune homme s'avança.

— Qui êtes-vous ? lui dit le président.

— Depuis une heure j'ai un nom : Black. Je m'offre pour arracher à Cormeau les papiers qu'il retient.

— Vous courez peut-être à la mort.

— N'importe, le misérable rendra les papiers et le dernier soupir avis.

— Êtes-vous sûr de vous ?

— Vous pouvez compter sur moi.

— C'est bien alors, et puissiez-vous réussir dans ce que vous allez tenter, il s'agit du triomphe de notre cause.

— Vive l'Empereur, s'écria fièrement le jeune homme.

Mouton-Duvernet reprit la parole.

— Tout va bien alors, nous allons nous séparer, que chacun regagne la ville qui l'a envoyé et entretienne ses compatriotes dans l'idée de revoir l'empereur sur le trône de France. Pour moi, je me charge d'aller trouver Defargues, demain il criera : Vive l'Empereur ! et dans trois jours je vous donne à tous rendez-vous sur la plage d'Antibes, où Napoléon doit débarquer de retour de l'île-d'Elbe. C'est ce jour-là que le concours de tous est nécessaire, et je sais que l'on peut compter sur vous.

La suite au prochain numéro.

Jandard. A une heure de nuit, ils s'approchèrent de la maison; et là, par les carreaux mal joints d'une large fenêtre, ils virent Jandard, la crière fièrement rejetée sur ses épaules, se démanier, comme un homme possédé du démon, au milieu d'une foule d'autres hommes, aux figures sinistres, qui enflaient les joues, puis les désinflaient, le tout, en soufflant dans des machines en cuivre, et en faisant des gestes diaboliques; tout cela éclairé par des lampes jetant des feux parfumés. La mèche... pas des lampes, fut découverte, et, le lendemain, on fit une descente dans ledit lieu et Jandard, fut arrêté, accusé de sorcellerie musicale et condamné à être brûlé vif. Mais malheureusement, quand on vint le chercher dans sa prison, il avait disparu; le bruit courut qu'une fée l'avait délivré. Effectivement, la nuit suivante il se fit un grand bruit aux environs de la place de la Croix-Roussse, et une masse informe dégringola sur la Grande-Côte et vint échouer dans la rue Grenette, où les cicérone lyonnais le montrent encore aux nobles étrangers qui visitent notre ville. Telle est la légende de la fanfare du 4^{me} arrondissement, aujourd'hui l'Alliance Lyonnaise.

Renseignements.

L'Alliance Lyonnaise eut le malheur, une fois, de remporter en première division le 1^{er} prix (diad. d'or), sur la fanfare de Pont-de-Vaux. Cela fit dire qu'elle avait passé le pont des veaux. Mais elle est fière de ce succès, elle n'en démord pas et ne manque jamais de rappeler cette date mémorable : « Nous avons vaincu le Pont-de-Vaux ! » est une phrase bien connue par les membres de l'Alliance et aussi par eux souvent répétée. Quels sont vos titres ? Réponse invariable : « Nous avons vaincu le Pont-de-Vaux. » Quelle scie, on aurait presque envie de les renvoyer tous à Pont-de-Vaux. Au concours de Paris, en 1867, l'Alliance obtenait, en division supérieure, la médaille d'or, et son chef un cornet à pistons, en argent. Ce fut le second jour de bonheur de Jandard, il fit enlever le bienheureux cornet à pistons sous un globe destiné aux fromages infectants, et chaque matin, il se prosternait devant l'instrument; il l'aime tant, qu'une fois il a voulu le fondre en lingot. L'Alliance n'a jamais éprouvé d'échecs, elle vient immédiatement après la Fanfare Lyonnaise, sa sœur aînée, qui a dit de ses membres :

Ils sont tous vaincus mais non pas invincibles.

L'Alliance Lyonnaise se fait souvent entendre dans les concerts, et cela, avec assez de succès, sous l'habile direction de son chef rompu au métier. Elle peut espérer voir luire encore pour elle des jours de brillantes et nombreuses victoires. Puisse la gloire lui être fidèle ! et, comme sa devancière la Fanfare Lyonnaise, puisse-t-elle rester invaincue dans les tournois orphéoniques, pour l'honneur musical de notre cité.

Détail digne de remarque : son chef, Jandard, est le seul qui, ayant fondé une société musicale, soit resté jusqu'à la fin le directeur de la Société. Ah, dame ! il ne faut pas se gêner contre Jandard, autrement il se fêche tout rouge. On les appelle les Jandard...mes.

A Ω

Nous avons reçu trop tard, pour la publier dans ce numéro, la troisième Lettre Anglaise de notre collaborateur E. MOREAU DE BAUVIÈRE. Cet article passera samedi.

LA OU DRAM. LANTERNE DRAMATIQUE

Beaucoup de bruit cette semaine au Théâtre des Célestins...

Parmi les artistes, plusieurs, mécontents des critiques théâtrales de l'Avant-Garde, viennent de s'insurger, et se sont réunis en tribunal pour juger des prévenus.

C'est sous la forme d'une brochure (1) que son auteur, M. Ménéhand, traduit à sa rampe deux de nos collaborateurs. MM. Ernest Capitan et Edouard Noël sont solidairement accusés de ne pas avoir cassé un nombre suffisant d'encensoirs sur le nez des pensionnaires de M. d'Herblay. Capitan, en outre, a machiavéliquement voulu perpétrer une mauvaise pièce; ce que, dans l'argot des coulisses, on appelle un ours. Relativement au même délit, Noël n'a proféré que quelques menaces...

Dans les petites mains de M. l'avocat général Ménéhand, qui, pour la circonstance, s'est improvisé montreur d'ours, nous ne sommes nullement surpris de ne pas voir cet ours blanc ! Finalement, convaincu d'avoir « une araignée dans le plafond, » on envoie notre malheureux ami guérir son oursomanie dans le pays ou bourgeoise M. Bonnarick.

Pour un premier aplatissement, c'est-à-dire pour un pavé d'échantillon, ce n'est vraiment pas trop mal, et Capitan aurait eu mauvaise grâce à relever, dans cette riposte de premier comique en colère, autre chose que le pavé de l'ours... en question. Aussi a-t-il été le premier à rire de la plaisanterie.

Quoiqu'ayant été peut-être plus épique, Edouard Noël a tenu à honneur de suivre l'exemple du bon sens et du bon goût, en prouvant, à son pamphlétaire qu'il avait le cœur plus grand encore que les pieds, et, au lieu de les mettre dans le plat, ce qui aurait été du dernier vulgaire, il s'est empressé, avec son confrère, d'écrire à M. Ménéhand la touchante épître qu'on va lire :

A M. Ménéhand, artiste dramatique au Théâtre des Célestins.

Monsieur,

Nous venons de lire votre petite brochure intitulée : La Lanterne dramatique, et vraiment, elle nous a procuré le plus grand plaisir. Permettez nous de le dire, vous êtes non-seulement un artiste de talent, mais encore un homme d'esprit.

C'est bien sincèrement, croyez-le, que nous vous remercions de la publicité et de l'importance que vous donnez à nos humbles personnes. Mériter l'honneur d'une satire aussi bien faite, c'est plus que nous n'aurions jamais osé espérer. Vous nous faites un reproche pourtant, celui de dissimuler nos personnalités; si vous désirez nous connaître plus intimement, ainsi que tous nos amis de l'Avant-Garde, vous pouvez vous présenter d'une heure à deux heures, au bureau, où vous serez reçu à bras ouverts par toute la rédaction.

A propos, comme votre Lanterne ne se trouve plus nulle part, auriez-vous la bonté de nous en adresser quelques exemplaires pour nos amis et connaissances, et, si ce n'est pas abuser de votre complaisance, nous serions très-nattés d'en recevoir chacun un avec votre dédicace. Vous obligeriez beaucoup vos très-dévotés serviteurs, ERNEST CAPITAN, EDOUARD NOËL.

A la lecture de cette lettre, l'excellent interprète des Anglais en voyage s'est senti touché et vaincu : le brochurier était battu, et battu avec ses propres armes; mais, adversaire loyal autant que comédien consciencieux, il

(1) 30 cent., en vente chez tous les libraires.

riposta immédiatement par les quelques lignes suivantes :

A MM. Ernest Capitan et Edouard Noël, rédacteurs de l'Avant-Garde.

Messieurs,

Je serais presque tenté de soupçonner une perfidie dans la gracieuse lettre que vous m'avez adressée hier soir; aussi je me garderai bien de savourer le miel qu'elle contient. Je constate cependant qu'il est impossible de parer plus adroitement la botte que je vous ai portée. C'est de l'esprit et du meilleur. Vous parlez de la difficulté de trouver ma brochure chez les libraires; Vous m'effrayez; serait-elle donc déjà chez les marchands de denrées coloniales ?

Dans tous les cas, je vous en adresserai demain plusieurs exemplaires avec la dédicace que vous demandez.

Agitez, Messieurs, mes civilités empressées, Ménéhand.

« Tout est bien qui finit bien, » a dit le Salut Public.

En somme et pour conclure, la brochure, cause de cet incident, courte, alerte, fort amusante et très-spirituellement écrite (d'après les on dit du Courrier qui, paraît-il, en a — vaguement — entendu parler), sera certainement lue par toutes les personnes qui s'intéressent aux petits potins en général et à M. Ménéhand en particulier.

Un reproche pourtant : Pourquoi l'auteur a-t-il compromis une certaine de francs alors qu'il lui aurait été si facile d'envoyer son manuscrit à l'Avant-Garde? Nous nous serions fait un devoir, mieux que cela, un plaisir de l'insérer, et certes sans y changer soit une ligne soit un mot. Espérons que désormais notre confrère dramatique nous donnera la primeur de ses œuvres littéraires.

Et maintenant, M. Ménéhand, nous sera-t-il permis d'espérer que ces quelques lignes, écrites de bon cœur et sans malice aucune, persuaderont que, contrairement à l'opinion que vous avez émise, notre « métier » ne consiste pas uniquement à trouver tout mauvais, et qu'il nous arrive parfois de reconnaître l'esprit là où il se trouve. Croyez-le, Monsieur, il n'y a chez nous ni parti pris absurde, ni haine stupide, ni tactique habile, mais simplement l'expression de notre pensée, — verte, parfois, — jeune, souvent, — loyale, toujours.

J'en appelle à M^{mes} Abit, d'Herblay, Smith; à MM. Bondon, Laty, Montbazou, Lucé et autres, qui tous n'ont trouvé dans nos colonnes qu'éloges et encouragements.

JULES FRANTZ.

DU CLOU

Intérim de la Vicomtesse.

Nous sommes au XIV^e siècle.

La Thébaïde est traversée; oublions, Mesdames, ce qu'il nous en a coûté d'humilité forcée et de désespoirs imposés. L'autocratie maritale est satisfaite, mais elle est épuisée par sa fatigue morale, et le désert est franchi. Encore quelques escarmouches sur la frontière de ces temps de désolation et notre drapeau va se déployer resplendissant pour nous conduire à de nouveaux succès.

Après le règne de saint Louis, une grande analogie existe entre le costume des hommes et celui des femmes dont la coupe seule variait un peu. Cette violation de toute espèce de goût doit être imputée à messieurs les maris comme un véritable outrage fait à notre sexe par leur méticuleuse parcimonie : Ils auraient voulu que le long et ample surcot les dispensât de toute espèce de dépense pour notre vêtement de dessous. Mais la coquette fidèle à ses principes, s'accommoda mal de cette économie presque sordide; elle retroussa le surcot, le fendit de façon à laisser voir la beauté de la cote de dessous et briller les ceintures, en même temps que cela faisait ressortir la cambrure et la souplesse gracieuse de la taille.

Ces ouvertures servaient de thèmes aux prédicateurs du temps qui les appelaient les fenêtres du diable, par lesquelles, disaient-ils, se montraient les démons de la prodigalité et où pouvaient s'introduire les lutins luxurieux de la concupiscence. Où diable ces sermons allaient-ils fourrer leurs nez de prêtres ! Enfin la parure, arguant les sermons, prit des proportions si grandes, et le luxe amena de telles dépenses qu'ils inspirèrent les artistes; ils aidèrent au développement de l'art et apportèrent avec eux le bien-être et la richesse à tous ceux qui touchaient à cette branche si féconde de la toilette féminine.

Alors l'Eglise, furieuse d'avoir prêché dans un désert, somma l'Etat d'avoir à réprimer ce qu'elle nommait la dissolution des mœurs et elle lança de nouveaux anathèmes. Un vieux règlement, édicté par Philippe-le-Bel fut remis en vigueur, mais ses prescriptions n'eurent aucun résultat; on payait l'amende et chacun s'évertua à éclipser ses amis, — on négligeait pas encore — Les fortunes, insoucamment gaspillées, allaient enrichir l'étranger qui ne nous rendait, hélas ! rien en échange.

Pendant le règne de Charles V, le costume féminin atteignit presque aux limites de la perfection : il est coquet et s'harmonise à merveille avec les grâces du corps; il dessine agréablement les contours des bras, de la poitrine et des hanches, et c'est à cette époque que l'on vit réapparaître les robes à longues queues. Mais combien les majestueuses trains d'alors l'emportaient en distinction sur celles que nous avons remises à la mode de nos jours; elles nécessitaient le personnel des suivantes porteuses de queues. Ce complément du vrai luxe, qui nous manque aujourd'hui, nous laisse réduites au triste rôle de halayeurs de trottoirs et nous condamnne, dans nos évolutions habituelles, à des mouvements stratégiques, rectilignes ou curvilignes du dernier ridicule : Quoi de plus disgracieux que ces incessants coups de pied en arrière, à gauche ou à droite auxquels nous sommes obligées d'avoir recours pour imprimer à nos trains la direction voulue? et ces constantes ruades ne nous donnent-elles pas l'air d'impatientes poutiches en révolte ouverte contre les attaques des mouches en curée et leurs harcelantes piqûres ?

Au XV^e siècle et sous Charles VI, la mode se manifesta par une invention des plus bizarres : à la supercherie de la flasse employée dans la coiffure, viennent s'ajouter de longues cornes juxta-posées sur le haut de la tête, et toutes les extravagances de coiffures ont droit de cité et privilège d'exhibition... Il est vrai qu'Isabeau de Bavière donnait le ton. — Ah ! qu'aujourd'hui nous sommes plus raffinées dans nos ajustements et dans l'esprit qui préside à nos goûts : Si sous le deuxième Empire des Napoléons les cornes sont encore de mode, comme elles le seront toujours, nous avons pour les faire porter des têtes autrement plus solides.

Agnes Sorel, sous son adorateur Charles VII, était véritablement la déesse de la mode; aussi fut-elle qui devint la véritable inspiratrice de la renaissance de la vraie coquetterie et qui fut la plus désinvolture dans sa mise. Elle eut de très-nombreuses imitatrices, tout comme les cocottes du XIX^e siècle qui nous donnent le ton et que nous singeons avec tant de servilisme.... Avant et après Agnes Sorel, les doux zéphirs n'eurent jamais autant d'épaules et de seins nus à caresser.

N'étaient les immenses clochers de cathédrales perchés sur la tête des femmes, tout eut été parfait dans leurs ajustements; et ce qui le prouve, c'est que leur toilette entière fut chantée par les poètes du temps : Olivier de la Marche en fut le harde le plus galant; il sut assimiler avec un vrai bonheur la toilette et la dévotion : « La Jarretière, la chemise, la gorgette, les patenôtres, etc., etc. » tous ces objets ont très-harmonieusement inspiré sa muse vagabonde.

Quand Louis XI revint de Flandre, les modes françaises furent un instant détonnées par celles de Belgique, mais le Roi y mit bon ordre en les interdisant à sa maison; cela établit un singulier mélange : La dame de la cour se vêtait à la française et la bourgeoisie à la mode de Bruges où de Gand.

C'est sous le règne de ce dévot et rusé monarque qu'apparut la plus bizarre des innovations dans la coiffure : de corne qu'elle était elle prit la forme mitrée des bonnets d'évêques. Heureusement que la magnificence des robes et surtout leur coupe rachetaient cette monstruosité : Elles sont très-basses et exposées à l'admiration des yeux les ondulations voluptueuses de la gorge et les richesses plastiques des épaules et du dos.

L'époque des couches était celle où la coquetterie accumulait ses armes les plus séduisantes : les camisoles de satin, les dentelles, le velours, la toile d'or, les bijoux à profusion, se disputent à l'envi le soin d'ajouter des attraits nouveaux à la beauté intéressante et idéale de l'acouchée, on vivante déjà de molle lan gueur sur son somptueux lit de parade.

Ici, Mesdames, nous régnons sans conteste; notre pouvoir n'est pas discuté, et nos esclaves-maitres sont en adoration complète devant nos charmes; soumis et empressés, ils n'ont qu'une ambition, qu'un désir, désir immense, c'est d'être humblement asservis aux moindres de nos caprices.

Hélas ! Louis XII monte sur le trône, et, par la simplicité de ses goûts autant que par l'influence de son exemple, il modère d'une bien fâcheuse façon les entraînements de la mode et il réprime par une loi somptuaire l'ascension vertigineuse du luxe. Notre sexe est donc arrêté dans ses aspirations les plus irrésistibles vers le beau. Il s'incline et se soumet sous la loi du plus fort....

C'est un orage, laissons le passer; après lui le soleil reviendra briller dans tout l'éclat de sa splendeur !

François I^{er} va régner, et ce luxe si brutallement enchaîné va recouvrer une liberté nouvelle. Ce roi, grand ordonnateur des pompes et des fêtes, va régler le cours de la mode : Les costumes à la Grecque, à la Milanaise, à la Genevoise se marieront au costume national, et cette heureuse alliance produira une variété exquise, car le bon goût présidera et excellera à en ordonner les détails.

Espoir, mesdames, nous sommes aux portes de la Renaissance.

VICOMTESSE DE CHAUVINVILLE.

Feuilleton de l'Avant-Garde

THÉÂTRE GUIGNOL

LA RACINE MERVEILLEUSE

(Suite).

GNAFRON (embrassant). Trop d'honneur, on a bien raison de vous appeler Mouton vous êtes bin toujours un vrai agneau.

JÉRÔME.

Tenez, mon ami, comme vous êtes la première personne de connaissance que je rencontre veuillez avoir la bonté d'accepter cette bourse.

GNAFRON (regardant la bourse). Un homme tel que vous on ne peut rien refuser.

JÉRÔME.

Maintenant vous allez me donner des nouvelles de votre cousin Guignol.

GNAFRON.

Guignol, il est mort.

JÉRÔME. Guignol mort; voilà un garçon que je regretterai longtemps.

GNAFRON.

Rassurassassez-vous, monsieur, il n'est pas mort moru, il est mort pour les amis.

JÉRÔME.

Je ne vous comprends pas.

GNAFRON.

Il est marié.

JÉRÔME.

On ne meurt pas pour se marier.

GNAFRON.

On s'enterre bin de quatre pieds, je vais vous conter ça; c'est quelque temps après votre départ. Guignol me dit Gnafron, j'ai un conseil à te demander, alors je lui dit : un conseil vieux chez le marchand de vin, c'est la que les idées me viennent; nous buvons un pot, deux pots, j'entame un troisième litre. Guignol ne savait comment entamer l'affaire, comme le vin m'écourait, je demande un livre de fromage de Gruyère et un pain de quatre livres, et je me baigne les genives. Alors Guignol me dit : Gnafron je veux me marier. Sur ce mot je laisse tomber pain, fromage,

couteau; je me voyais tomber aussi Te marier, que je lui dis, malheureux, tu ne sais donc pas ce que c'est que le mariage ! parce que voyez-vous monsieur Mouton moi j'ai n'été marié trois fois, et les trois me-dames Gnafron étaient bien les vertus les plus tannantes et les plus tannées de tout le quartier.

JÉRÔME.

J'ai connu votre seconde, elle était charmante.

GNAFRON.

Oh ! la seconde : elle avait un grand défaut.

JÉRÔME.

Et lequel ?

GNAFRON.

Elle buvait plus que moi... si nous étions à dîner que l'on frappe à la porte je me levais, quand je revenais le litre était vide et le chavassement arrivait; c'est la dernière que j'ai le plus regrettée, elle a péri d'accident, un matin qu'elle avait bu un peu trop d'arquebuse elle monte au quatrième pour chercher le balai; je lui tend par le manche elle le tire trop fort elle dégringole tout l'étage elle veut se retenir au petit baron en fer mais pas moyen la tête entraîne les talons : patatrac elle tombe sur les cadettes, elle s'est aplatie

comme un matelin. Je suis descendu une demie heure après, elle n'avait pas bougé, je lui ai fait son épitaphe et j'ai mis :

« Ci-gît ma femme

Grand Dieu qu'elle est bien,

Pour son repos et pour le mien. »

Comme vous voyez monsieur je pouvais donner un bon conseil à Guignol.

JÉRÔME.

Et quel conseil lui avez-vous donné ?

GNAFRON.

Je lui ai dit, Guignol, marie-toi, te feras bien, ne te marie pas, te feras mieux... parce que voyez vous, monsieur, la femme est... sans comparaison... comme un panier de prunes, le dessus est velouté et beau à l'œil, mais dans l'intérieur on est toujours volé... v'là... Y n'a pas voulu suivre mon conseil, il a avalé l'abricot et y ronge le noyau, il a pris une femme qui lui cogne le bec depuis le matin jusqu'au soir.

JÉRÔME.

Comment, Guignol se laisse battre par sa femme.

GNAFRON.

Il est ben forcé, elle ne lui demande pas la

permission. C'est lui qui donne à teter au mioche.

JÉRÔME.

Monsieur Gnafron, vous me permettez d'en douter.

GNAFRON.

Avec le biberon d'arbols, et puis y chine le môme à Bellecour, y va trouver les bonnés, y leur dit : Regardez si le mien est z'un bel enfant. Et vous comprenez quand on promène un petit gosse pendant deux ou trois heures y arrive toujours quelque accident, alors, y lave les talons au mioche; c'est lui qui fait le ménage, y fait le lit; c'est lui qui mouche le gosse... vous savez...

JÉRÔME.

Eh bien, oui, son petit.

GNAFRON.

Mais non, charlemagne, l'incrédule, un ustensile de literie.

JÉRÔME.

Ah ! bon, je comprends.

GNAFRON.

Comme il est obligé de faire le tour de la maison, quelque fois y se rencontre avec une vieille y trinque z'ensemble.

(La suite au prochain numéro).

FUSÉES LYRIQUES

Dimanche dernier les organisateurs du brillant assaut-de-chant du café Gauthier, à la Croix-Rousse, ont donné un concert intime des plus intéressants.

Outre, un trio d'instrumentistes fort capables et quelques chanteurs amateurs déjà en renom, tels que M. Nathan, Mortier et Léon Gresse, on y a entendu notre ex-baryton du Casino, M. Andrieux, plus vaillant que jamais, et ces deux excellents goguetiers que toute la Croix-Rousse connaît : Panisset et Florent.

Somme toute, une soirée charmante.

Avec les beaux jours les assauts-de-chant, si nombreux dans nos faubourgs, deviennent déserts. Un grand nombre déjà sont fermés.

Celui des Amis de la chanson, un des plus populaires du plateau principalement fréquenté par les membres du défunt Casino-Lyonnais, reste encore sur la brèche pour quelques semaines. Il donnera sa fête champêtre annuelle dans le courant de mai : tout ce qu'il y a de jeunesse à la Croix-Rousse en sera !

Revenons à nos cafés-concerts :

Mme Darbel, Paulus et Yrac sont partis. En revanche nous vous présentons Bianca (la belle blonde) Marguerite Gauthier (la dame aux camélias) et Collob-Vincent (une vieille connaissance); puis d'autres, puis d'autres...

Mlle Vigneau a retrouvé quelque peu refroidi son public enthousiaste de l'année dernière. Cela tient à la seule présence de ces iniques chorégraphes qui, sous le nom de Clodoches, font maintenant les délices de cette secte tapageuse de ramollis qui hante certaines loges-mangeoires du Casino.

A propos de Ramollis, la censure lyonnaise a refusé son visa à la chanson publiée sous ce nom dans l'un des derniers numéros de L'Avant-Garde. C'est dans l'ordre.

Une preuve entre mille :

« Sais-tu pourquoi cette année à Nanterre on a pris une blanchisseuse pour être couronnée rosière ? »

« Oui. C'est parce qu'elle lavait. »

Cela se dit tous les soirs au Casino.

Jules Perrin a créé cette semaine à l'Eldorado de Paris une nouvelle... poésie appelée, paraît-il, à faire son tour de France. Je le veux bien, moi; depuis le succès fait au Pied... que vous savez — il y a longtemps de cela — je ne doute plus de rien.

Voici le refrain de cette œuvre dont vous serez bientôt tympanisés et qui a pour titre :

Les Pêches de Montreuil :

Y a pas d'filles r'vêches

A Montreuil.

A Montreuil-les-pêches

Tout leur tap' dans l'œil.

Cela commence bien, n'est-ce pas? Aussi attendons la fin.

JULES CÉLÈS.

LE DIABLE

DE

MARGNOLE

LEGENDE FANTASTIQUE LYONNAISE

PAR PIERRE DÉCHAUT.

Comme quoi nous sommes prêts à sauter, et que cela ne dépend que du diable.

Vous avez lu ma préface? J'avais tout simplement le modeste orgueil de faire parade de quelque érudition. Maintenant je vais écrire comme

je pense, et je pense simplement comme m'imprime qui écrit avec soi seul.

Tout le monde a cassé des œufs, fut-ce même par maladresse; en a-t-on bien remarqué l'enveloppe? Sous la coquille solide existe une pellicule qui se détache facilement quand l'œuf est cuit dur. Eh bien, imaginez-vous que la terre est un œuf, que la pellicule est la croûte terrestre, et que l'intérieur, jaune et blanc, est un énorme creuset rempli de métaux en fusion dont la chaleur, calculée à raison de 10 degrés par 33 mètres, atteindrait un chiffre à vaporiser les âmes du purgatoire; il est peut-être probable qu'elles n'entrent au paradis qu'à l'état gazeux, laissant sous forme de scories leurs vieux péchés. J'abandonne cette question aux lumières ténébreuses de quelques conciles œcuméniques purgatifs.

Ce feu souterrain, immense et effroyable battant de cœur de notre planète, doit ressembler à une mer ardente toujours en fureur, tourmentée par le magnétisme et l'électricité, et qui bat incessamment de ses flots incandescents notre pellicule en question, certes les madrépores n'y croissent pas! Mais ne prenez pas la chair de poule, tout à ses lois pour établir sa raison d'être, et nos propres entrailles, quelques chaudes qu'elles soient, ne feront jamais éclater notre ventre.

Le feu souterrain a ses volcans, soupiraux par lesquels il demande des nouvelles de l'univers; nous avons, nous, le cerveau qui va chercher dans les profondeurs de l'infini les effluves mystérieuses, sublimes légumes de la marmite universelle que cependant tant de gens remplissent de carottes!

Voilà mon enfer tout établi, n'en déplaise à Victor Hugo « l'éternel prosaïte, qui le place dans Saturne, dont il a entrevu, par les noirs soupiraux rouges la sombre clarté des flammes étincelantes de ténèbres »; si j'avais la chance que l'auteur des Orientales m'en voulût pour cela, je m'en consolerais en pensant que je suis d'accord avec le R. P. Gratry, qui place l'Enfer à trente trois kilomètres au-dessous de mon Diablot de Margnole ou de la Croix-Rousse, comme vous désirez. Mais j'ai une autre autorité à invoquer et que j'ai même évoquée, c'est celle d'Allan Kardec, dernier prophète de la dernière des religions, décédé comme un marchand de bonnets, et non mort. Le Christ mourut les bras en croix semblant dire : pauvres esclaves! Jean Calvin mourut à Genève, moelleusement sous son étron, en odeur de papauté; Martin Luther mourut rayonnant d'excommunications; le célèbre hérésiarque Jean Huss, s'éleva sur le bûcher du concile de Constance, laissant à Ziska et à Procope le soin de sa vengeance, ce dont ils s'acquittèrent à la grande désolation de la Bohême et de l'Allemagne; Allan Kardec mourut, lui, sur une rampe d'escalier, en concierge qui a perdu son manche de balai. Que c'est terrible tout de même qu'on ne fasse plus de martyrs, et que les papes soient si difficiles à conserver!

Donc Allan Kardec mort, c'est-à-dire décédé, je me suis dit : tiens, voilà mon affaire; le P. Gratry m'a indiqué la route de l'enfer, les savants me disent qu'il y a du feu, les frères ignorants m'ont appris qu'il y vivait des diables avec des queues de fer laminé, des cornes d'acier fondu, des yeux qui pleurent des larmes de magnésie, des bras occupés à pétrir des pains de granit et de porphyre, et, s'abreuvant de platine fondu pour rafraîchir leurs entrailles; il ne me manque plus qu'un cicéron.

Et trois coups de marteau, un demi-tour d'une table boiteuse et une évocation suffisent pour décider l'âme spirituelle à collaborer avec moi dans l'Avant-Garde. Les esprits vont vite; en un clin-d'œil j'eus percé la mince pellicule qui nous sépare de l'omelette enflammée. En route je n'ai pas trouvé d'hommes fossiles, ce qui me prouve que les jésuites ayant eu un commencement aurent une fin, comme ma canne.

On comprend qu'une fois introduit, il était de mon devoir, par reconnaissance, de ne plus mériter l'esprit de l'éminent spirite et de le laisser vaquer à ses correspondances omnibus posthumes. Je suis donc dans le fin fond des enfers comme vous, lecteurs, si vous voulez vous en donner la peine.

D'abord on voit des diables par phalanges, tout

ce que la création superficielle du globe a pu fournir de damnés et de damnées depuis des milliers d'années ou de siècles. Véritable république aucloracrique, l'action ou l'influence s'exerce du bas en haut, c'est le plus gredin qui est président, et ce titre s'attache forcément à celui qui réunit la quintessence ou la dernière subtilité de la société infernale. Le gouvernement des affaires publiques est comme imposé aux plus cornus, et ici les cornes croissent en sens inverse du carré des capacités.

Le suffrage universel y est inconnu, par la raison que tout le monde est député; si le président, le plus bête de tous, à la sérieuse intention de prêter un serment quelconque, on lui pardonne cette faiblesse à la condition qu'il éclatera de rire. Cet immense résidu de notre humanité d'os et de chair, enrichit ses incandescences entrailles de l'humus de nos dépouilles; sans nous luttant incessamment, vous savez, cette pellicule de l'œuf. Ils bouchent certains trous reconnus inutiles, tels que les volcans de l'Auvergne, aujourd'hui éteints, et combient certaines fissures afin de nous faire croire à une grande sécurité; cependant, de temps à autre, quelques diaboliques coups d'épauls font trembler le sol du Mexique, bouleversent la Pointe-à-Pitre, inquiètent Rome, menacent de mettre la Baltique à sec, ce qui permettrait à la cavalerie de prendre Cronstadt, cet orient du Nord.

Il est à supposer que ces perturbations ne sont que des niches que les géographes infernaux font au bureau des longitudes de Paris ou de Berlin.

Dans l'enfer on est continuellement en séance, et la discussion roule sur les moyens de pouvoir manger le plus; j'ai été témoin qu'on a failli faire rouer un pauvre diable dont les tendances budgétaires tendaient à la modestie. Cependant le maintien de l'édifice social est la première et dernière raison d'Etat : la consolidation de notre croûte terrestre. Merci, à mon Diable, merci!

A la dernière séance du corps législatif de ces pays bas le président, propriétaire de certains hauts-fournaux, donna la parole au ministre des affaires étrangères. Il y avait à peu près cent ans qu'on n'avait eu des nouvelles de l'équateur, des deux pôles et de Saint-Just (Rhône).

Cent ans, environnés d'éternité, ne sont pas grand-chose, mais cependant c'est un point; c'est pour vous dire que le diable, pas plus que le bon dieu des bonnes gens, ne peuvent échapper aux mathématiques. Le carré de sept est quarante-neuf; Jossé peut arrêter le Soleil; le Jourdain, cette pissurette juive, peut remonter à sa source; les agents de change peuvent ruiner des rentiers convertis à l'Etat, sept fois sept feront toujours quarante-neuf.

— Excellente crétinissime, dit le président, la parole vous est donnée pour le rapport que vous avez à nous faire sur cette espèce d'idiots de là-haut.

Le ministre se leva, cracha deux machefers, et parla ainsi :

— Aussi vrai que je m'appelle Margnole, j'ai passé 92 ans, l'âge d'un invalide qui ne se souvient pas d'avoir perdu la vue en Egypte, j'ai passé 92 ans là haut, sur la croûte terrestre (sentiment de pitié). Et croyez le bien, mon pain a été dur à cuire...

Plusieurs voix : à Caluire! (L'orateur continuant) J'ai fait tout mon possible pour vider la sacoche pleine de mandats que vous m'aviez confiés... (marques d'attention) Et je crois, damnables collègues, avoir accompli ma mission (marques d'incrédulité). Vous allez voir...

(La suite au prochain numéro.)

REVUE ANECDOTIQUE

Est-ce un effet du printemps, mais déjà les feuilles poussent, poussent d'une façon étonnante.

A Lyon, on en annonce trois nou-

velles : la Verge, journal satirique, l'Excommunié, journal philosophique, et le Rasoir journal... je ne sais quoi.

Bonne chance à nos trois confrères.

Avignon a donné le jour au Flaneur; le Flaneur n'a qu'un tort, c'est de prendre de l'esprit chez ses voisins, et de s'en parer comme du bien propre.

Aussi, suis je fort embarrassé pour donner un coup de ciseaux dans ses colonnes; pourtant, voici que je crois nouveau.

Un de nos journalistes politiques aime à terminer ses tartines par cette phrase rouflotte : — Nous devons tous payer notre dette à la patrie.

— Ah! s'écria son tailleur en lisant sa prose, que ne suis-je de la patrie de cet excellent citoyen!...

Les journaux de province ne brillent pas cette semaine; il est vrai qu'il fait une chaleur peu favorable au dévergondage de l'esprit. En revanche, les feuilles parisiennes paraissent plus vivaces que de coutume : lisez plutôt dans Paris cette amusante définition de la girafe :

La girafe est un animal à qui Dieu a monté le cou.

Ceci est beaucoup plus délicat, et mérite d'être savouré lentement, c'est de l'Armand Gouzien, et du meilleur; le spirituel rédacteur du Gaulois paraît aimer beaucoup les avares, mais... c'est pour les manger.

Que pensez-vous de celui-ci :

— Pardon, monsieur, disait une petite mendicante à un passant qui lui avait fait l'aumône, mais vous m'avez donné une pièce fautive.

— Eh bien, mon enfant, garde-la en récompense de ton honnêteté.

Je cultive depuis quelque temps un avaré délicieux, mais il n'est pas encore au niveau du précédent.

Un jour, ce brave homme rencontre son médecin :

— Docteur, je suis malade, je n'ai plus d'appétit, je ne mange plus.

— C'est la bile, répond le praticien, il faut vous purger.

— Me purger, docteur! je mangerai trop après.

ERNEST CAPITAN

ÉCHOS DE COULISSES

Aurons-nous M. Dulaurens? Ah!... si l'on engageait M. Dulaurens, disaient un jour en chœur nos grands timbrés.

Et le lendemain ils s'écriaient : Nous avons M. Dulaurens.

C'est comme dans les contes des fées, nos grands timbrés n'ont qu'à souhaiter, et la direction conclut en quelques heures un engagement avec un témor qui se trouve à Bruxelles. Est-ce assez prompt? Enfin, tant mieux, M. Dulaurens a laissé de bons souvenirs à Lyon, il est sûr du succès; mais... il y a un mais... aurons-nous M. Dulaurens?

Qui donc a dit que M. d'Herblay n'a pas tenu ses engagements cette année? C'est une erreur et une grave erreur, notre directeur fait plus qu'il ne doit faire. En effet, il doit monter deux opéras-comiques et un grand-opéra : Eh bien! nous avons eu le premier jour de bonheur et

Faust, un opéra excessivement comique en tous points; et puis nous allons avoir la Cenerentola, dont la première représentation aura lieu probablement du 25 avril au 1er mai.

Les choristes du Grand-Imperial donnent le 1er mai une grande représentation à leur bénéfice au théâtre des Variétés. Tous les artistes du théâtre, y compris l'orchestre prêteront leur concours à cette solennité.

Mercure, M. Victorien Sardou, se rendant à Nice, est descendu à Lyon, où il ne s'est arrêté que le temps de prendre un bœuf au café Isch où, lui avait-on dit, la bière est excellente.

M. d'Herblay s'est lancé à sa poursuite dans l'espoir d'obtenir l'autorisation de représenter Patrie; mais l'auteur de la famille Benoiton refuse énergiquement; tout ce que nous pouvons espérer c'est de voir la troupe de la Porte-Saint-Martin venir donner un certain nombre de représentations cet été dans la salle du Grand-Théâtre.

C'est ce soir, samedi, au Grand-Théâtre que doit avoir lieu la représentation au bénéfice de nos machinistes, ces vaillants interprètes du truc.

A BAS LES MASQUES!

Il est au théâtre un homme qui se martèle l'esprit à chercher quel est le diable qui se cache sous ce pseudonyme « un simple porteur ».

Ce diable, hâtons-nous de le dire, est un diable en trois personnes. Les échos de coulisses des 21 et 28 février (nos 9 et 10), sont de M. Jules Frantz; ceux du 6 mars (no 11), de votre serviteur, et enfin, les derniers, ceux du 11 avril (no 16), de M. Edouard Noël.

Es-tu content, ô...

ERNEST CAPITAN.

Le numéro exceptionnel de la Discussion, à 30 centimes, est mis en vente aujourd'hui samedi 17 avril.

Une collaboration d'écrivains d'élite rend ce numéro réellement remarquable et à la hauteur de l'actualité.

Avec des noms comme Victor Hugo, E. Quinet, J. Favre, J. Ferry, Laurent Pichat, Louis Rambaud, Louisa Siefert, etc., notre vaillant confrère Paul Dumarest peut hardiment décuiper le tirage ordinaire de la Discussion.

PALAIS DE L'ALCAZAR

Dimanche 23 avril, à 1 heure

GRANDE FÊTE ARTISTIQUE

Donnée par la Société de patronage

DES ENFANTS PAUVRES DE LA VILLE DE LYON

Avec le concours de la musique du 50^e régiment d'infanterie, dirigée par son chef M. Pochet, de l'Union chorale, dirigée par M. Jeanneney, de l'Union lyrique, dirigée par M. Bernet, de MM. Anthelme Guillot, Marthieu, Méric, Sylva, Féret, Mmes Singelee, Moreau, Cortez, pour la partie vocale; de MM. J. Luigini, chef d'orchestre du théâtre impérial, A. Luigini fils, violon du Conservatoire impérial de Paris, Duterre, Nauvelers, Fargues, Fout solistes de l'orchestre du théâtre impérial; de MM. Laussel, Pilati, compositeurs et professeurs.

Pour cette solennité, Mlle Singelee, chanteuse légère au théâtre impérial, a bien voulu prêter son concours comme violoniste.

Pianistes accompagnateurs : MM. J. Luigini, Pilati, Fout, Laussel. Avec un tel programme nous sommes sûrs du succès. Tout Lyon y sera. Prix d'entrée : 2 francs.

Dimanche 2 mai

GRAND CONCERT ANNUEL DE JOSEPH LUIGINI

CORRESPONDANCE

E. G. — Nous tiendrons notre parole, mais il faut terminer notre outillage. V. M. — Avant de prendre la plume, il faut avoir une idée et c'est ce qui vous manque. C. L. — Trop spirituel pour nous. De M. — Eh bien?... O. B. I. — Tout est composé, l'espace nous manque.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEVAIS & BOURGEOIS, rue Mercière, 92.

Feuilleton de L'Avant-Garde.

CAUSERIE THÉÂTRALE

Il en coûte quelquefois de dire non pas la vérité, mais ce qu'on pense.

Je dois attribuer les quelques traits que ma décoché tres-ardroitement M. Ménéhant dans sa Lanterne dramatique, à la sincérité avec laquelle j'ai émis mon opinion sur les artistes. Al-je eu tort? Je ne crois pas. Ceux qui avant moi se sont occupés dans l'Avant-Garde, de critique théâtrale, avaient adopté pour système de rendre le directeur responsable de tout ce qui se passait au théâtre; là dessus messieurs les artistes se sont fâchés, trouvant qu'on ne s'occupait pas assez d'eux. Ce système trouvé mauvais il fallait en prendre un autre. C'est ce que je fis et pensant que la meilleure manière de s'occuper des artistes était d'émettre sincèrement un jugement sur eux, je résolus de faire la part

de chacun. Il paraît que je ne suis pas encore dans le vrai. Il faut l'avouer aussi, il est bien difficile de contenter tout le monde, à moins de se décider à trouver que tout est bien, comme font quelques critiques Lyonnais... pas de ma connaissance.

Ceci passé, passons aux Faux Ménages, mais je préviens d'avance que si la lanterne de M. Ménéhant m'a beaucoup fait rire elle ne m'empêchera pas encore cette fois de dire franchement mon opinion.

On a fait beaucoup de bruit autour des Faux Ménages, dont les représentations se poursuivent toujours aux Français avec le même succès. Il est incontestable que c'est une œuvre forte, bien pensée, mais qui a le tort de ressembler par plus d'un côté à bon nombre de pièces déjà représentées. M. Pailleron avait déjà donné des preuves de son esprit de poète dans des bluettes soit en vers, soit en prose; cette fois il a abordé carrément une place sociale et il a donné sinon l'œuvre d'un grand poète du moins l'œuvre d'un penseur et d'un observateur. Je ne veux pas raconter la pièce ce serait m'exposer à des redites inutiles, je ne veux pas non plus chercher à la

discuter, le jugement porté sur les Faux Ménages est arrêté, et toute la presse Parisienne a constaté en même temps un grand succès, un drame vivant et hardi, énergique et libre, résolu dans la passion comme dans la sagesse. Selon moi, il ne contient qu'une idée nouvelle, qui est l'introduction d'Esther dans la famille de son amant. C'est être osé, mais assurément c'est cette hardiesse à porter sur la scène une situation perplexe qui a fait toute la nouveauté de la pièce. M. Pailleron a plaidé habilement le pour et le contre. mais il n'a pas su donner un résultat : Armand n'épousera pas Esther, mais on ne sait pas s'il épousera Aline. Comment cet amour si fort, si pur et si vaillant peut-il tout d'un coup s'éteindre, personne n'oserait cependant se déclarer pour Esther et chacun se dit avec le railleur Georges, le frère d'Aline : « Ne la tuez pas, mais ne l'épousez pas non plus. » Le type le mieux réussi de la pièce est celui de M. Ernest, qui rappelle de très-près le Taupin de Diane de Lys. M. Bondonis a créé ce rôle d'une façon toute différente de Bressant. Il faut lui en savoir gré, cependant il ne nous a pas semblé s'être bien incarné dans la vérité du personnage. Pour preuve à l'appui, je citerai

un critique passé maître en l'art de peindre, Paul de Saint-Victor : « M. Ernest, dit l'auteur d'Hommes et Dieux, qui vient de temps en temps trainer dans la chambre d'Esther, malgré le froid accueilli qu'il y reçoit, sa fécondité malveillante, est plus un homme vieilli qu'un vieillard. Il a l'allure débraillée et la mine usée, sa barbe longue semble salie plutôt que blanchie. Quelques vertiges d'élégance percent pourtant sous son délabrement physique et moral; le gentilhomme reparait par moment sous le vieux bohème. M. Ernest est un vétérans du concubinage, il a une fausse femme et un faux enfant qu'il habille en zouave, comme il le dit avec un triste cynisme. Il ne tient à sa vieille machine que par la chaîne rouillée d'une morne habitude. Toute fierté a fêché en lui; toute flamme est éteinte; il rend aux autres en mépris le dégoût qu'il a pour lui-même. » Mme d'Herblay à qui sont échues à Lyon toutes les créations de Mlle Favart, a renouvelé un peu dans le rôle d'Esther, la sympathique Mimi de la Vie de Bohème. C'est à elle ainsi qu'a M. Laly et aussi en bonne part à Mme Abit que reviennent tous les honneurs de la soirée. M. Belliard, qui ne joue pas assez souvent la

comédie et trop souvent la cascade, a fièrement décrit les Faux Ménages. M. Homerville se souvient trop de sa création de Chapelard et sous la soutane de l'abbé Antheaume il a laissé passer un peu trop l'hypocrisie d'un autre personnage. Toute la pièce a marché très-convenablement mais je n'ose espérer que ce soit un succès tout au moins un succès d'argent à M. d'Herblay. Je ferai remarquer qu'au dernier acte, Aline n'est pas précisément à sa place dans la chambre d'Esther, où elle apprend avec la confession de M. Ernest les amours de Paul. Mais ceci est peu de chose, cependant il serait plus simple de laisser Aline à la maison.

EDOUARD NOËL.

Forcé de retourner à Paris, je laisse à mon ami Capitan, la critique théâtrale dont il se dispose à s'acquitter de son mieux. J'espère la semaine prochaine pouvoir vous parler un peu de Patrie, le grand succès de Sardou, qui ne sera pas longtemps, il faut l'espérer un fruit défendu pour la province.

E. N.